

Georges proférait de temps à autre des mots sans suite, comme les gens qu'une passion violente secoue ; M. Bertoin demeurait aussi atterré que le jeune homme. Le pamphlet devait être d'un journaliste, ce fut la première idée qui se présenta à l'esprit de Georges : Georges s'en alla donc d'abord rendre visite aux chefs de chaque journal, ensuite à leurs rédacteurs les plus influents. Il était assisté de M. Bertoin dans chacune de ces visites, qui ne ressemblaient pas mal à des visites domiciliaires. A peine employait-il les formules d'usage, tant il était pressé d'en finir ; vous eussiez cru voir un commissaire de police procédant à un interrogatoire. Ce que le malheureux rencontra d'infirmités morales dans cette course haletante, dans chacune de ces visites sans résultat, ne saurait s'écrire. Le métier de journaliste, que des gens de cœur et de conduite s'étaient jusqu'à la dignité d'un sacerdoce, lui parut la plus hideuse chose du monde ; il trouva la médiocrité et le vice encombrant ses avenues. Quelques exceptions honorables, quelques vertus rigides, éprouvées, à l'abri de la corruption et de l'or, auraient pu le faire revenir de son opinion ; mais il était sous la domination de la colère ; il n'écoutait rien et marchait. Il lui fallait le sang du lâche qui avait osé flétrir sa mère ; sa mère, qui vivait en province et qui ignorait cette odieuse calomnie ! Il chercha de la sorte pendant six jours, remuant tous les égouts.

C'était là une volonté ferme et courageuse. Un homme qui frapperait aux portes d'un baigneur pour y vivre une heure de la vie du forçat, n'aurait pas plus de motifs à supporter. M. Bertoin paraissait apporter un intérêt des plus vifs à ces investigations ; il accompagnait Georges partout ; ce vieillard avait épousé la colère du jeune homme : loin de la calmer, il l'excitait.

"N'allez pas croire, lui écrivait-il, que j'enchaînerai votre bras, mon cher Georges. Un pamphlet ne mérite que du mépris ; mais celui-ci est un pamphlet contre votre mère, et non contre vous ! songez-y bien."

Et il lui indiquait alors certains noms, des réputations jeunes ou vieilles, des plumes nobles ou obscures qui pouvaient avoir trempé dans ce fil, laissé cette page de boue. Georges s'épuisait en lettres, en recherches, en visites ; il alla jusqu'à s'accouder dans d'obscurs cafés, il essuya l'huile de toutes les oculisses, il fureta partout sans rien trouver.

L'écrit anonyme était daté de 1815. La jeune presse ne pouvait guère en être responsable ; cependant, il y a des gens qui débutent de bonne heure dans le chemin glissant du scandale ; il y a des natures perverses même avant la gloire. Georges le savait ; il n'épargna rien, argent, espions, promesses, tout, jusqu'à celle de l'amnistie, cette réconciliation menteuse, qui n'éteint rien en pareil cas, et dont les coupables ont droit de se défier. Aucun indice ne vint l'aider, aucun vent ne le poussa. Il commença dès lors à désespérer.

Un jour, cependant, qu'il avait reçu rendez-vous de M. Bertoin, au Jardin des Plantes, à la fin de son cours de botanique, il accrocha, avec l'une des roues de son tilbury, une des bornes de la rue Copeau. Il n'avait guère pris ce chemin que pour échapper au bruit. Le train, frêle et mince, se rompit à la suite de la secousse. Pendant que le groom allait chercher un charron, Georges mit pied à terre devant une petite porte verte, à l'embrasure d'un mur au-dessus duquel les pommiers élevaient leurs bouquets blancs, et les acacias, le panache embaumé de leurs épines. Le silence de cet endroit n'était troublé par aucune voix et aucun pas ; à la porte pendait une sonnette, que la main de Georges agita, afin de demander un homme qui voudrait tenir son cheval.

A la place d'un homme, il se présentait une jeune femme de jolie figure, bien qu'un peu pâle. Elle offrit à Georges de se reposer en attendant le retour de son domestique, et ordonna à son jardinier de tenir le cheval.

Le premier mouvement de Georges fut de refuser ; mais la bonne grâce de cette jeune femme le retint. Il travailla avec elle un joli verger, où les pois de senteur et les jasmins, échauffés par le soleil, secouaient les parfums printaniers de leurs clochettes. La jeune femme le fit passer successivement par une basse-cour tenue dans l'ordre le plus parfait ; une petite laiterie fraîche et propre, et une serre de six pieds de long, remplie, malgré sa petitesse, de plants étiquetés avec le plus grand ordre. Georges oublia son chagrin devant cette paix profonde, et assis intime, si frais et si retiré.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, que le possesseur de ce petit jardin doit être heureux ! "modus agri non ita magnus !" Je vous demande pardon, madame, de citer Horace ; mais si M. Bertoin était là !

— Vous connaissez M. Bertoin, monsieur ?

— J'ai cet honneur, madame. C'est lui qui me montre le latin et la botanique.

— Je suis sa femme, monsieur ; vous parlez à Mme Bertoin.

Georges fit un mouvement de surprise. M. Bertoin ne lui avait jamais avoué cette femme et cette maison ; deux choses honnêtes cependant, mais qu'il pouvait avoir intérêt à cacher. Son regard interrogeait tout l'ensemble de cette jeune femme, il n'y trouvait rien que de pur et de naïf. Cette découverte le plongea bientôt dans une rêverie dont il ne fut plus le maître. Ne voulant pas la troubler, madame Bertoin prétextait quelques ordres, et se leva. Elle l'avait reçu dans le cabinet même de M. Bertoin ; plusieurs papiers étaient épars sur la table... Ce qui étonna Georges, c'est qu'un certain désordre régnait dans cette chambre ; il contrastait avec la paix et l'ordre de tout le reste. En soulevant machinalement une liasse de papiers qui avaient l'air d'avoir été feuilletés et bouleversés dans tous les sens, cette nuit même, car il y avait encore un bout de chandelle éteinte près du carton, Georges en fit tomber une éprouve sale, tachée d'encre et de ratures. Il ne reconnut pas sans frémissement les phrases de l'injurieuse biographie... Des mots surchargés, des lignes effacées lui fouettaient la rage au cœur.

— Enfin ! s'écria Georges, enfin ! je saurai la vérité !

En ce moment, madame Bertoin rentrait. Elle s'étonna de l'agitation de Georges ; il était muet de stupeur, l'écume couvrait ses lèvres.

— Qu'avez-vous, monsieur, lui dit elle, et quel est ce papier que vous tenez-là ?

— L'écriture d'un homme infâme, madame, d'un homme qui aura vécu aujourd'hui sa dernière heure ; l'écriture de votre mari...

Et, en même temps, Georges lui montrait le feuillet qu'il venait de découvrir... La jeune femme ne comprenait pas, mais elle soupçonna encore moins ; pour elle, son mari, c'était la vertu, la probité sur la terre. Elle croyait tout cela un songe, une illusion, et regardait Georges d'un air de doute. Ce jeune homme, conduit chez elle par une fatalité aussi étrange, l'épouvantait. De son côté, Georges comprit bien vite qu'il lui devait plutôt de la compassion que du mépris ; il y a des âmes qui se devinent. Il la prit avec dignité par la main, et la fit asseoir dans un fauteuil, afin de lui donner le temps de se remettre. Il continua :